L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 10 FEVRIER 1889.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XVI

Théâtre de l'Opéra—Commencement de la fin — Le nouvel abonnement — Le répertoire du dernier mois — LOHENGRIN—NORMA—AÏDA — *Richard Wagner—Un mot prêté à Rossini — Entre femmes—Mme Lilli Lehman et Mme Fursch-Madi — Kosciusko et Kosciuska — Finis Polonia !— Finis Italia ! —Chanteurs italiens et chanteurs allemands—Le drame lyrique français—Petit bonhomme vit encore—Une riposte à lire—Autre mesquine vilenie—On en veut au succès de M. Maugé—Son bénéfice est sa meilleure revanche*—L'ETOILE DU NORD—LE BARBIER DE SÉVILLE—L'AFRICAINE—*Matinée et soirée d'aujourd'hui—Concert de M. Ricci—Bénéfice de M. Landry—La Société St Vincent de Paul—Deux tableautins.*

La quarantième soirée, c'est-à-dire la dernière de l'abonnement régulier de l'Opéra, a été donnée hier. Mais la saison ne devant se fermer que vers le 8 ou le 10 mars, la direction, afin de poser une fois de plus des bases sûres, a sagement sollicité un second abonnement de douze représentations. Je ne suis pas allé aux informations à ce sujet, pourtant j'imagine que la demande a été favorablement accueillie; que la plupart des abonnés ont déjà renouvelé leur souscription pour cette série supplémentaire.

Dans tous les cas il n'y a pas lieu de s'inquiétudes à cet endroit. La mode est manifestement au théâtre, à l'Opéra, et cette mode est, il faut le reconnaître, basée sur un goût distingué, car, c'est un fait indéniable, bien des mérites recommandent notre scène lyrique actuelle.

Donc, en supposant même—et je ne prévois point le cas—que le public ne voulut point contracter un second engagement avec la direction, il est hors de doute que ce quatrième mois le trouvera tout aussi fidèle qu'il l'a été le troisième.

A moins cependant que le temps n'entre en méchante humeur, et ne nous verse des pluies comme celle qui tombe au moment où j'écris ceci et qui pourrait bien avoir compromis gravement la matinée de *Carmen*.

Le public de la Nouvelle-Orléans témoignait, mercredi dernier, de la sympathie en laquelle il tient M. Maugé; du prix qu'il attache aux efforts soutenus de celui-ci pour le maintien de l'Opéra. De cette sympathie les preuves ne se raleniront pas; elles accompagneront l'exploitation présente jusqu'à sa clôture.

Public plein d'élan, de goût, qui a beaucoup vu, beaucoup entendu. Aussi se gausse-t-il fréquemment de ces braves gens qui parfois parlent de lui avec un sans façon extrêmement comique, ma foi! et s'insurgent parce qu'on ne les prend pas au sérieux et que, de temps à autre, on crève d'une piqûre d'aiguille leurs vessies insuffisamment gonflées.

Les véritables appuis de la scène française ne la déserteront pas; alors que l'heure est décisive, alors qu'est venu pour l'Opéra le moment psychologique; celui où une décision se prend sur la campagne prochaine; où se forment les plans de transformation, de reconstitution.

Du reste, ce quatrième mois qui doit fermer la saison, a de charmantes invitées; il réserve au parterre des adieux très tentateurs; un répertoire qui aura bien son prix aussi.

En cours de cette période dernière se placera une connaissance nouvelle pour une majeure partie de notre parterre; une œuvre considérable, destinée à détromper ceux qui, s'en fiant à des mots tout faits, négligeant d'examiner par eux mêmes, se sont mis en tête que la musique de Wagner n'est invariablement qu'un étalage de puissance symphonique. Je veux parler de *Lohengrin*, actuellement à l'étude et qui, je le crois, est destiné à produire ici une belle et forte impression.

On y trouvera le poète à côté du symphoniste; le rêveur à le savant; des mélodies—entr'autres un duo et une romance—qui sont de délicieuses envolées. Avec *Lohengrin* vous aurez encore des reprises, bienvenues toujours: NORMA, AÏDA. C'est à-dire trois âges, trois manifestations du drame lyrique, venues à des intervalles assez longs et qui cependant rasteront encore plus sûrement entr'elles, en se juxtaposant ainsi.

Richard Wagner est peut-être l'artiste dont on a le plus parlé—pour le louer ou le condamner—sans le connaître. Parfois aussi on s'est contenté—afin de s'en former une opinion—de le juger sur quelques pages entendues au piano; comme si pareille épreuve pouvait fournir la mesure de pages destinées avant tout à la scène, et dont les unes s'enchaînent aux autres, pour la continuité et la dramatisation d'une action.

Que n'a-t-on pas dit, écrit sur le maître bavarois, dont le caractère, quelque peu grincheux semble-t-il, enfantait souvent l'opposition, l'hostilité; que d'histoires—vraies ou non—mises en circulation.

Peut-être vous rappelez-vous l'une de celles là; très piquante, en vérité, mais d'une authenticité fort douteuse, je le soupçonne. On l'attribue à Rossini.

Un ami le surprend au piano, avec la partition du *Tannhauser*, mais renversée.

—Que diable, faites-vous là, maître?

La partition est renversée.

—Je sais, je sais, répond Rossini, avec son calme narquois et son sourire indéfinissable, mais comme ça n'allait pas du tout dans l'autre sens, j'ai voulu l'essayer dans celui-ci.

Je vous livre la chose, sans nullement garantir qu'elle soit historique.

Du reste, on avait assez fréquemment raillé la musique italienne, la musique rossinienne spécialement, pour qu'il fut permis au père de celle-là de prendre une façon de revanche.

Puis il faut bien le dire, il est des boutades—car le trait ne pouvait être qu'une boutade—autorisées chez un railleur doublé d'un homme de génie.

Mais quand de petites individualités se donnent de ces gauts-là, quand elles oublient leur insignifiance au point de trancher dans le vif, elles dévalent en plein ridicule, elles s'affalent dans le grotesque.

Le cas s'en présente, voyez plutôt.

Quoique faisant *partie du bâtiment*, comme dit la chanson, je suis parfois fort mal informé en matière de journalisme. Or, récemment, à New York, une quasi-polémique de plume se poursuivait, au sujet d'opéras de musique diverses, entre Mme Fursch-Madi, cantatrice française, autrefois de l'Opéra de Paris, et Mme Lilli Lehman, cantatrice allemande.

Je n'en connaissais pas le premier mot, et il est probable que j'y serais toujours demeuré étranger, si un ami ne m'avait pas mis au courant de ce petit duel inoffensif, dont l'un des adversaires, Mme Fursch Madi, fut cependant mon excellente et distinguée pensionnaire, 1873-1874—à l'Opéra de la rue Bourbon.

Mme Lehman, que je n'ai jamais entendue, mais qui est classée parmi les talents du chant, est, tout l'indique, de celles qu'irritent et égarent les préjugés d'école.

Engagée comme premier sujet d'une troupe lyrique de New-York, ce lui fut, semble-t-il, une forte déconvenue d'apprendre, en débarquant, que la fièvre de musique allemande s'y était très sensiblement calmée; que l'accès en était à peu près terminé et que les dilettanti newyorkais voulaient désormais, à tort ou à raison, entre chose que les partitions de Wagner.

De là une charge à fond de la part de l'artiste, et de regrettables exagérations, dictées par le parti pris, et par conséquent ne pouvant avoir aucune portée.

Vous comprenez que la petite aventure était aubaine pour les reporters; et au-si, vite la trop emportée Mme Lehman d'être *interviewée*. Oh! l'affreux mot.

Et là elle s'en est donné, aussi maladroitement qu'abondamment. Selon la diva—car c'en est une, m'assure-t-on—la musique de Wagner—dont elle prétend cependant servir la cause—aurait de sérieux inconvénients, commercialement, directoralement parlant tout au moins. En effet, impossible, à son avis, serait de la transposer en aucune langue; allemande elle est, allemande elle doit rester; et Mme Lehman semble considérer comme monstrueuse—ce la seule pensée d'une œuvre de Wagner traduite en langue italienne ou autre.

A vrai parler, je me demande pourquoi; et je consdas que ce serait tant pis pour Wagner surtout et pour son œuvre si cette transformation n'était point dans les choses possibles. Et même j'ajoute que celui qui ne connaîtrait pas la grandeur de ce nom, pourrait se prendre à penser qu'il est là qu'une chose de chapeau.

Autre étrangeté: Mme Lehman pose, en fait, et cela comme elle poserait un axiome, qu'il n'existe pas de chanteur italien capable de chanter les grands rôles de Wagner; que les chanteurs allemands ont irrévocablement ce monopole.

Ce à quoi je ne crois pas, bien entendu; et tant pis, dirais-je, si j'y croyais, car, je l'avoue, jusqu'ici, en fait de chanteurs allemands, je n'ai pas eu l'oreille heureuse. Jusqu'à nouvel ordre, ou plutôt nouvelle audition, j'ai l'irrévérence de leur préférer, mais de beaucoup, les chanteurs italiens et français.

Je voudrais avoir pour les chanteurs de l'Allemagne la même admiration que j'ai pour nombre de ces immenses compositeurs; mais jusqu'ici mon expérience personnelle ne me le permet pas. Pentêtre le talent de Mme Lilli Lehman m'y forcera-t-elle, si quelque bon vent nous l'amène ici un jour.

L'artiste ne s'est pas contentée de ces déplorables limites infligées à l'exécution de la musique de Wagner; non plus de la condamnation d'une école de chant, l'école italienne, si justement vantée par le monde entier, et dont l'école allemande est si loin, si loin.. Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre, ainsi que le répète Catherine Skawronski, dans *l'Etoile du Nord*; en train de décréter, pourquoi s'arrêter? Elle a donc lancé son remède, son fiat, bref, sec.

"Quoi! (a-t-elle dit au reporter rappelé plus haut,) on ne veut plus de l'opéra allemand en Amérique? *Mais il n'y a plus que cela en Europe. L'opéra italien est fini.*"

Il n'y a plus que cela en Europe! L'opéra italien est fini! N'est-ce pas adorable, n'est-ce pas un comble?

La vilaine révélation que voilà! Et, quel malheur si elle disait vrai!

Eh quoi! n, n, ni, c'est fini! *Finis Poloniæ!* avait dit Kosciusko; *Finis Italiæ!* (pour l'opéra du moins) s'écrie Kosciuska. Pauvre opéra italien, les temps sont accomplis! Voile toi, Verdi! étouffe ta voix sous un cilice, où tu auras mis, avec les cendres de *Guillaume Tell*, du *Barbier*, de *Lucie*, de *Norma*, etc., etc. celles de *Rigoletto*, d'*Hernani*, du *Ballo in maschera*, de la *Traviata*, d'*Aïda*, d'*Otello*.

Par bonheur, il y a appel du petit arrêt de Mme Lehmau; je conviens même que je m'y arrête peu; qu'il m'inquiète médiocrement. Et vous?

Du reste, ses petites théories n'ont pas tenu devant le fait; forcément elle a dû en rabattre; et vite elle se rendra compte que l'invasion par l'opéra allemand ne s'est pas plus achevée en Amérique qu'en Europe; puisqu'il lui a fallu, elle-même, se résigner à débuter au Metropolitan Opera House, New York, par.....la *Juive!* Oui, de l'Halévy, tout bonnement, tout gaulois-ment. Petit bonhomme vit encore. Et pourtant, pauvre école française! la chanteuse allemande autoritaire ne la juge pas digne même d'une mention.

Un comble! je me répète.

Mais puisque j'ai placé ici l'attaque, un peu violente, de l'artiste allemande, faisons plaisir aussi, vous plaît-il? à la riposte de l'artiste française. Et, au risque d'être accusé de vouloir influencer le lecteur, je n'hésite point à exprimer cette pensée: je prévois que vous serez d'avis qu'en cela Mme Fursch Madi a *tombé*! Mme Lilli Lehman; style de haute école! Voyez plutôt.

Voici deux passages de la lettre de la cantatrice parisienne, tels qu'ils ont été reproduits par une feuille de New-York:

"Madame, dit elle en commençant, je viens de lire une conversation qui vous est attribuée, et où vous annihilez d'un coup tout ce qui a est pas opéra et chanteurs allemands. Je comprends le patriotisme, mais l'exclusivisme en matière d'art ne paraît et ne saurait pas exister. Je pense à vous rendre réellement responsable de ce qu'on vous fait dire.

.....

.....

"Quant à la France, pourvu! l'auteur, que vous semblez ignorer, et qui est probablement à vos yeux une *quantité négligeable*, elle possède encore et elle s'en fait gloire, quelques compositeurs de mérite, tels que Gounod, Thomas, Massenet, Boyer, Saint-Saëns, Lalo, Joncières et d'autres, qui sont très appréciés, même dans votre pays. *Faust, Mignon*, le *Roi Malgré-lui*, le *Chevalier Jean*, le *Roi d'Ys*, etc., sont représentés avec un grand succès à Vienne, à Berlin, à Cologne, à Francfort. Pensez-vous que des pays en pleine sève de production, comme la France, et l'Italie avec Verdi, puissent être considérés comme *finis*, au point de vue musical?

.....

.....

"Vous pouvez avoir raison quand vous dites que Wagner perdrait beaucoup à être chanté en italien, et que cela vous paraît ridicule rien qu'à penser; et vous croie volontiers, car moi-même, je souffre moi-même quand j'entends les opéras français en italiens, comme *Lakmé, Manon, Carmen, les Huguenots, le Prophète*, etc., pour ne parler que du répertoire du Metropolitan Opera House, estropiés en allemand. Les libretto de ces opéras, non traduits en allemand, ou en italien, sont écrits en français ou en italien, et de même du chef d'œuvre de Mozart, *Don Giovanni*, qui est impiété de *Don Juan* ou *Le Petit de Pierre*, de Molière, traduit lui-même de l'espagnol, et qui n'est certainement pas d'origine teutonne.

"Votre admiratrice.

"E. FURSCH MADI."

Je n'ajouterai rien à ces lignes, si ce n'est qu'à l'inverse des opéras de Wagner, c'est invariablement Mme Lilli Lehman (bien entendu), elles peuvent être transposées en telle langue que ce soit, tout en conservant leur piquant.

Un mot encore. Si Mme Lehman a sa réputation, Mme Fursch-Madi a, de l'Opéra de Paris, a la sienne. C'est d'elle que je ne sais plus qui a écrit:

Ah! si de son beau-père
Elle était appelée à chanter les discours,
Les plus longs semblaient trop courts;
Les radicaux n'auraient plus un seul adversaire

Quant à nous, public de la Nouvelle-Orléans, qui sommes fiers de n'avoir point ces piètres préjugés de nationalité en fait d'art, nous serons heureux toujours d'entendre, à l'Opéra, du Wagner, de la musique allemande, et de l'applaudir, quand nous estimerons qu'elle mérite nos applaudissements; mais en même temps nous garderons notre culte pour tout ce qui nous semble beau, et de quelque pays que ce beau se réclame.

Tandis que j'écris ces lignes, on chante *le Prophète*, à l'Opéra, au bénéfice de M. Lenfant, chef d'orchestre. Je ne puis donc vous dire ce qui est advenu pour le bénéficiaire. Le temps est gris, peu engageant, et par parenthèse, l'aspect du ciel où semblent rouler des vagues d'eau et de boue, ne me présage rien de bon pour l'heure où, cette unition bien plutôt ce matin, il faudra quitter les bureaux de l'*Abeille*; et naviguer dans les rues, sans plane ou à peu près de la Nouvelle-Orléans.

J'espère néanmoins que ce soir, le public ne sera montré aussi empressé, aussi vaillant que ce matin; car, malgré la pluie que vous savez, excellente recette à *Carmen*; je l'apprends à l'instant et de la meilleure source.

Jeudi suite aux bénéficiaires à venir, et il sont nombreux; quinze ou seize, la même fortune qu'à celui qui ouvrait la fête mercredi dernier: M. Maugé.

La soirée a été ce qu'elle devait être: salle pleine et une manifestation toute flattueuse à l'adresse du directeur. Manifestations en deçà et au delà de la rampe, fantaisie, car la farandole des cadeaux se composait d'objets offerts et par le public et par les artistes.

Autre réponse, ainsi que le le notais il y a trois jours, à de méchantes tentatives dirigées contre la direction, et qui, parties d'ici sourdement, sous l'indigne protection de l'anonyme, trouvent place, en France, dans des journaux, d'un abord beaucoup trop facile, et ont cours jusqu'à ce qu'un démenti leur soit infligé.

J'ai déjà donné aux lecteurs de l'*Abeille* un échantillon d'une de ces sottes et lâches menées. En voici une autre; c'est dans un journal de Nantes: *Nantes-Lyrique*, que je cueille cette fleur de ..... vérité—; laissons de côté le gros mot, bien mérité d'ailleurs, qui persistait au bout de ma plume.

Ceui dont s'autorise la feuille nantaise—Mr. On, multiple et éternel On!—lui fait dire: "NOUVELLE ORLÉANS.—On nous assure que la troupe d'opéra française est en pleine déconfiture. MM. Berger, Plain, Maréchal, etc., ont été rapatriés par les soins du Consulat de France. Voilà souvent tout le profit de ces expéditions lointaines. Maintenant que la province a tant de peine à constituer ses troupes et demande des sujets de valeur à tous les échos, nous ne comprenons guère que nos artistes continuent à émigrer vers le Nouveau Monde. Que ceci, une fois de plus, leur serve de leçon."

Ainsi que je l'ai écrit dans une autre occasion de ce genre, tout commentaire est inutile. Il n'y a là qu'une intention perfide, et d'ailleurs, M. Bicque, l'agent artistique de M. Maugé à Paris, a déjà fait à ces lignes une réponse très vigoureuse, cinglante, et que je me dispense de reproduire. Elle sera promptement suivie, me dit-on, d'une protestation de MM. Berger, Plain et Maréchal, en attendant que ceux-ci se *rapatrient* eux-mêmes, quand aura pris fin notre campagne théâtrale 1888-1889.

Vous saisissez aisément à quoi visait le véridique correspondant du *Nantes-Lyrique*, en choisissant deux des artistes principaux, et en publiant qu'ils n'avaient pas même pu récolter ici de quoi rentrer en France. Sans compter le "et cætera" ou "et cæteri" à votre choix, d'une indéfinissable élasticité.

Quelque chose la perfidie est bonne néanmoins, et je veux retenir de cette perfide correspondance *un malium in parvo*—les deux mots que voici:

"Maintenant que la province a tant de peine à constituer ses troupes et demande des sujets de valeur à tous les échos, nous ne comprenons guère que nos artistes continuent à émigrer vers le Nouveau Monde."

Il confirment ce que j'ai constaté maintes fois ici: la rareté des artistes de valeur; et en songeant à celle des chanteurs et chanteuses formant la tête de troupe de l'Opéra, on reconnaîtra donc de nouveau que M. Maugé a bien mérité de notre public.

Et voilà comment Parme d'un adversaire maudroit se retourne parfois contre lui même. En matière de plume ne fait pas de bonne escrime qui vent.

La reprise de l'*Etoile du Nord* et le premier acte du *Barbier de Séville* formaient, mercredi, le spectacle de M. Maugé. Programme très attirant à coup sûr.

Pleine vapeur, grande vitesse, c'est là le commandement que doivent inévitablement donner ceux qui sont préposés ici à la marche du répertoire. Il est nécessaire surtout quand arrivent les dernières semaines de l'exploitation: chauffez, surchauffez! il le faut. On ne saura jamais à quel nombre d'atmosphères se doit risquer la machine théâtrale, alors qu'il s'agit d'un public tel que le nôtre.

Il en résulte que le temps n'est presque jamais laissé de mettre un ouvrage au point, et qu'il faut souvent affronter l'aventure de la rampe, alors qu'on n'est pas prêt et qu'en vérité on ne pouvait pas l'être.

Je crois être dans le vrai, en avançant que nul ouvrage ne présente plus de difficultés que l'*Etoile du Nord* à l'exécution orchestrale et vocale.

C'est là une étude à laquelle on consacre des mois en bien des villes, et cependant ici on a dû suffire à cette peine en quelques jours. Oui, quelques jours; et vous seriez surpris si je vous disais de quel nombre restreint de répétitions il a fallu se contenter pour jouer l'ouvrage.

L'exécution s'en est, par conséquent, notablement ressentie et vous n'attendez pas de me franchise, parfois voilée, mais toujours présente, que je vous dise qu'elle a été bonne. J'ai trop conscience de ce que peuvent les artistes du chant, les instrumentistes de l'orchestre, pour écrire cette flatterie.

Non; cette soirée n'a été qu'une répétition, où les hésitations étaient nombreuses; où, de part et d'autre, on cherchait son chemin, et tantôt le trouvant, mais tantôt le perdant aussi, malgré ce fil d'Ariane que tendait M. Lematte, sous la forme de son archet de commandement.

Donc je passe sous silence cette première exécution de l'œuvre de Meyerbeer, en ajoutant qu'aujourd'hui même, à la matinée, vous bénéficierez de cette répétition de mercredi dernier et que vous passerez à l'Opéra trois ou quatre heures tout aimables.

Quant à la partition, que vous en dirai-je qui n'ait été dit et redit depuis trente-quatre ans qu'elle est au répertoire?

C'est une composition magistrale, où le prestigieux maître a voulu, comme pour se reposer des éprouvantes productions du genre, opéra, essayer la main à l'opéra comique. Et quel essai! A décourager bien des tentatives.

Seulement l'habitude est une seconde nature, a-t-on dit, une souveraine, et plus d'une fois, au cours de ces trois actes si touffus, si riches, vous voyez Meyerbeer revendiquer à ses premières amours, à ce grand opéra, dont il a tant et tant élargi les ailes. Cette tendance se montre, s'impose principalement dans les morceaux d'ensemble, dans les finales.

Comme toutes les compositions musicales qui ont de la distinction, leur cachet propre, cette partition grandit à mesure qu'on l'écoute. C'est d'abord un fourmillement de beautés où l'esprit se perd, en essayant de les embrasser toutes; puis tout cela se détache, se classe, et bientôt vous suivez la liaison de l'œuvre, et à chaque pas vous y rencontrez une splendeur mélodique, une splendeur symhonique.

Et cette jouissance le compositeur vous la procure double, pour ainsi dire, quand, au troisième acte, il fait passer sous vos yeux, et si ingénieusement, si poétiquement aussi l'esquisse du premier.

Entendez-la aujourd'hui, et aussitôt vous serez frappé de l'esprit, de la rêverie, de la puissance qui sont là.

La soirée de samedi s'est terminée par le premier acte du *Barbier de Séville*, où MM: Lafarge et Maugé ont été fêtés, le premier, dans la sérénade qu'il a dite avec style, avec grâce et expression; le second dans son air de *Figaro*, tout plein de chaleur, de brio; et tous deux dans ce duo où Rossini a jeté l'esprit en brassées.

Jeudi excellente représentation de l'*Africaine*, je l'ai déjà noté, pour Mme Lematte-Schweyer, M. Berger, M. Claverie. De la voix, du charme, de l'élan, de l'enthousiasme; cette combustibilité qui se communique devant la rampe et à laquelle le public aime tant à se chauffer.

Ce soir, *Roland à Roncevaux*, avec M. Berger, Mme Vandiric-Flachat, Mlle Ghéleyns; MM. Plain, Claverie, Feitlinger. Vous savez avec quelle autorité s'y déploie le talent de M. Berger; on dirait que le rôle de Roland est écrit pour faire vibrer au mieux le clavier de sa voix, pour surexciter tout son être artistique.

—Demain soirée extraordinaire au bénéfice de M. Ricci, qui a eu l'heureuse chance d'obtenir le concours des artistes de l'Opéra et d'autres artistes et amateurs distingués.

Si bien qu'il a pu composer, pour l'occasion, un programme vocal et instrumental, d'une opulence exceptionnelle. Il ne serait impossible de transcrire ici tout ce programme en trois parties, ne comprenant pas moins de 21 numéros.

Néanmoins disons qu'avec le bénéficiaire on y entendra (je suis l'ordre que j'ai sous les yeux) l'orchestre, dans l'ouverture de *Guillaume Tell*; un chœur de 40 jeunes filles; Mlle Giraldihi, la harpiste; Mlle Ghéleyns; M. Grisai, violoncelliste de l'Opéra; Mme Pauline Blache; M. Taillard, dans une chansonnette: *Tili à la représentation de Robert le diable*; M. Frigul, hautbois de l'orchestre; Mlle Hervé, M. Maugé; Mme Vandiric Flachat; M. Berger; Mme Lematte Schweyer; M. Lafarge, M. Claverie, M. Feitlinger, M. Plain; M. Garnier, 1ère flûte de l'orchestre, M. Sergysels, 1ère clarinette. L'orchestre sera dirigé tour à tour par MM. Lenfant et Lematte; le piano sera tenu par Mmes Berger, Breaud; MM. Lematte et Paoletti.

Au programme figurent les noms que voici: Rossini, Meyerbeer, Adam, Braga, Flégier, Oberthür, Leblair, E. Déjazet, Frigul, Gounod, Verdi, deÉriot, Félicien David, Genin, Delaunay, Lacomme et M. Ricci, dont l'orchestre exécutera la composition nouvelle: *Les Etoiles*, valse.

Mercredi, bénéfice de M. Robert Landry, dont nous avons déjà parlé. M. Landry est, on le sait, le contrôleur de l'Opéra.

Il a toujours rempli ces fonctions courtoisement, intelligemment; les habitués de l'Opéra s'empresseront de saisir cette occasion pour lui témoigner en quelle affectueuse considération on le tient.

M. Landry a choisi comme spectacle *Le Trouvère*, avec Mmes Lematte Schweyer, Vandiric Flachat; MM. Berger, Claverie, Plain; les trois danseuses: Mlles Didan, Charpentier, Paris et le corps de ballet.

—Vendredi prochain, à la Salle de l'Union Française, grand concert au bénéfice de la caisse de secours de la Société St. Vincent de Paul, Conférence St. Louis. *Conférence* est le nom donné à chacune des branches, des succursales de cette Association.

Elle a pour mission d'aller au devant des infortunés; c'est à dire de visiter les pauvres qui lui sont signalés et de leur assurer un secours, auquel chaque membre contribue dans la mesure de ses moyens et sans que puisse être connu le montant de cette contribution.

Par des aumônes répétées, faites aux séances régulières de la Société, bien des misères sont soulagées; cependant le nombre des indigents est tel qu'elle a cru devoir adresser cet appel au public de la Nouvelle-Orléans. La première réponse y a été faite par M. Maugé, par son artiste; et il faut le dire de la générosité initiative, en cette circonstance, est due à Mme Lematte-Schweyer.

Dès que sera connu le programme de cette fête de Charité, je reviendrai sur ce sujet.

—On a bien voulu me soumettre deux petites toiles que vient d'achever un artiste, nouvellement venu à la Nouvelle-Orléans, je crois: M. H. Delecauillerie. Le mérite ne met pas toujours à l'abri du besoin, hélas! et M. Delecauillerie est dans le besoin.

Une dame, sans cesse à l'affût des bonnes œuvres, a découvert cette situation et voilà qu'elle veut, par une loterie, trouver le meilleur placement de ces tableautins restés jusqu'ici sans acquéreur.

J'aime à penser qu'il sera vite disposé des billets de la loterie projetée; les lots en sont enviables.

Deux motifs bien simples, mais traités avec légèreté, avec sentiment aussi.

L'une des toiles représente un églantier—ce premier générateur des roses—avec ses touffes, ses guirlandes de fleurs blanches on d'un rose pâle. Sur la branche supérieure se dresse un oiseau, bien éveillé, aux ailes ouvertes, prêt à s'élancer; sur la branche inférieure un autre oiseau, le contemplant avec un calme parfait et ne semblant nullement disposé à prendre "le bien chemin des airs."

Ici c'est un duo, mais l'autre toile nous offre un quintette.

Quatre gracieux oisillons, trottinant sur un terrain au-dessous duquel s'allongent des grappes de lilas. Au-dessus des petits, becs en l'air, pattes tendues, la mère, sans doute, ailes déployées et qui revient peut-être d'un voyage aux provisions.

Deux scènes de la nature, ainsi qu'il s'en voit à toute heure et que le peintre a rendues avec fidélité, avec vérité. De jolis tons dans les fleurs, dans le plumage; de la vie, du mouvement en chacun de ces motifs, le premier surtout.

J'espère que ce gentil travail obtiendra son prix; il est en mains excellentes, d'ailleurs. Mais si vite qu'aille le placement des billets de cette loterie, doublement intéressante, j'aime à penser qu'on me réservera tout au moins l'un de ceux là.

L. PLACIDE CANONGE.

Creole Exchange.

On sait l'intérêt que nous prenons à cette société. Elle commande en effet toutes sympathies, car ils sont multiplies, ils sont considérables les bienfaits dont elle est la source.

Association militante s'il en est, vous en trouvez les membres toujours à l'œuvre dans leur élégant local de la rue Bourbon No 42 entre les rues de la Donane et Bienville.

Toute la journée, chaque jour, sans en excepter le dimanche, croyons-nous, et jusqu'à six heures du soir, elles veillent au bon fonctionnement du Restaurant, du Lunch, de la salle des ventes.

Aussi tout cela marche-t-il avec une régularité irréprochable; comme si c'était là une fondation de longue date.

Cette semaine—la première—a été un succès réel, dépassant toutes espérances; du monde toujours et du monde s'en allant étonné de la modicité des prix, et conquis par la façon dont l'établissement est mené, par l'excellence des choses que l'on y sert.

Ce début assure une brillante clientèle au Creole Exchange.

Théâtre St. Charles.

La présente semaine s'ouvre, ce soir, par un drame en quatre actes, *Herminie, ou la Croix d'or*, adaptation anglaise de *La Virandière*, ouvrage qui eût à Paris son heure de succès, de grand succès même.

Les deux rôles principaux seront joués par Mme Thomas Barry et M. Wm Redmund. Ils y sont fort remarquables, s'il faut nous en rapporter à une longue série d'articles publiés par les journaux de New-York et attestés, s'il vous plaît, pardevant notaire.

Mme Barry et M. Redmund sont aussi les directeurs de la troupe portant leurs noms; et, non satisfaits de l'artiste offert par l'ouvre qu'ils exploitent si heureusement sur les grandes scènes américaines, ils ont voulu en rendre même les entr'actes aimables. A cet effet chacun de ces entr'actes est occupé par des tableaux qui se produisent sur un rideau spécial et donnant une idée des événements qui ont pu se passer d'un acte à l'autre.

Donc non seulement on a sous les yeux des *illustrations* intéressantes, mais encore comme explicatives du drame.

Herminie ou la Croix d'or sera le spectacle de la semaine entière.

Dimanche prochain, rentrée de M. Frank Mayo.

Académie de Musique.

Nous avons lu souvent des notices flatteuses sur la troupe de ministrels aliant du Nord au Sud des Etats-Unis, sous la direction de M. John W. Vogel. Elle s'intitule McNish, Ramza et Arno's Minstrels et n'a compté que des succès sur son long itinéraire. Cette compagnie est considérable comme nombre, et on la cite surtout comme diversité de spécialités, et, par conséquent, comme variété de répertoire.

C'est elle qui débutera ce soir à l'Académie de Musique. Son engagement est d'une semaine.

Après elle, la troupe dont M. S. S. Russell est le premier sujet. Son début est annoncé pour dimanche prochain 17 février.

Grand Opera House.

La semaine qui commence, vaudra certainement de brillantes soirées au Grand Opera House. Elle sera, en effet, occupée par l'une des illustrations de la scène américaine: Mme Clara Morris. Un talent au sujet duquel nous avons fait des réserves dans les diverses appréciations parues ici, mais qui n'en a pas moins personnalité artistique très haut placée dans l'opinion publique et que nous sommes toujours heureux de revoir, de suivre.

Il y a déjà plusieurs années que nous n'avons entendu Mme Clara Morris; l'on nous dit qu'elle y a suivi. C'est, croyons nous, l'adaptation à la scène américaine du dernier drame de d'Ennery: *Martyre*, qui fut tout un évènement à Paris.

Mme Clara Morris débutera demain.

En terminant ces lignes, nous apprenons que la première représentation de l'éminente artiste aura lieu ce soir et non demain. Elle paraîtra dans *Nor Magdalen*.

Musée-Théâtre.

Consultez nos colonnes d'annonces, vous verrez que si le programme de M. Robinson se renouvelle souvent, c'est toujours pour offrir attrayant. L'élu de cette semaine ne le cède au tien à aucun de ceux qui l'ont précédé. Plusieurs phénomènes nouveaux au Curio Hall et deux troupes amusantes sur les deux scènes des théâtres de l'endroit: No 1 et No 2.

Prix d'entrée, 10 cents.

BAL.—*Les employés de la Compagnie de Brasserie Louisianaise*, faisant partie du *Pleasure Club*, donneront le 23 février, au Grunewald Hall, un grand bal paré complimentaire. Nous remercions ces messieurs de la carte adressée à l'*Abeille*.

MUSIQUE.—Nos remerciments à la maison Philip Werlein dont nous recevons *Rêverie et Réponse de Medjé*; mélodies de Gounod et *La Joie*, valse pour piano, par Catherine Hunt Blackman.

CHANT ET PIANO.—Nos remerciments à M. L. Grunewald pour les deux morceaux suivants: *Zozo Mokeur*, musique de W. T. Francis; paroles (en créole, avec traduction anglaise) de Chatah-Imah, l'abbé Adrien Rouquette, morceau dédié à Mme Pemberton-Hincks; et *Régina*, valse pour piano, par M. Basile Barès et dédiée à son élève Mlle R. Génois.

PEERLESS DYES Les meilleurs. CHEZ DROGUISTES.

Dans un restaurant:

—Mais, garçon, vous m'apportez une portion de bœuf que je ne vous ai pas demandée:

—C'est vrai; mais monsieur vient de manger un œuf.

—Eh bien!

—Eh bien, qui prend un œuf peut prendre un bœuf!

S.S.S.

PEED'S MILL, TEXAS, 20 Juin 1888.—The Swift Specific Co., Atlanta, Ga.—Messieurs: Un de mes enfants a souffert deux ans de rhumatismes et de douleurs. Nous désespérions de la guérir. Enfin après quelques bouteilles de votre remède elle est revenue à la santé: c'est maintenant une femme mariée de 19 ans, frais comme une rose. Un autre de mes enfants qui vient d'être atteint du même mal; prend maintenant le S. S. S., et je compte sur une prompte guérison. N. C. WAGGONER.

RICH HILL, MO., 7 Juillet 1888.—The Swift Specific Co., Ga.—Messieurs: Ma petite fille (3 semaines) avait la tête couverte d'Eczéma. Après plusieurs remèdes sans résultat, nous lui donnâmes du S. S. S., et après la première bouteille le mieux se manifestait déjà; après six bouteilles la guérison était complète. Elle a maintenant une chevelure abondante et c'est une enfant saine et robuste. Agréez, etc.
R. T. SHOBE.

CHATTANOOGA, TENN., 27 Juin 1888.—The Swift Specific Co., Atlanta, Ga.—Messieurs: En 1866 je contractai un empoisonnement du sang. Après plusieurs mois de traitement j'allai à Crab Orchard Springs, sur l'avis de mon médecin. Je croyais être guéri, mais le printemps suivant j'avais la figure et le corps couverts de boutons qui devinrent bientôt des ulcères purulents. On me persuada de faire usage du S. S. S., et le mieux se manifesta, lentement d'abord, puis rapidement, si bien que maintenant ma guérison est complète, et je m'empresse de déclarer que c'est à votre remède que je la dois. Agréez, etc.
HARDY M. BURT,
24 West 5th St.

HOMER, LA., 25 Mai 1888.—The Swift Specific Co., Atlanta.—Messieurs: Il y a deux ans ma santé était si délabrée que je désespérais de guérir. Aucun remède ne me soulageait. Mes amis me persuadèrent d'essayer de votre remède; je le fis sans y avoir confiance. Après l'avoir pris régulièrement, je vis revenir ma santé et mes forces: je déclare donc ici que le S. S. S. seul a opéré ma guérison. Je ne puis trop le recommander comme remède. Pour la vérité générale c'est un spécifique.
W. F. BAINES, J. P.

HOMER, LA.—Je connais Mr. W. F. Bridges et j'affirme la vérité de ses déclarations.
JOSEPH SHELTON, pharmacien.

Traité des Maladies du Sang et de la Peau envoyé *franco* sur demande.
THE SWIFT SPECIFIC CO.
Drawer 4, Atlanta, Ga.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 10 février 1889.—Indications: Pour la Louisiane: temps généralement beau, plus chaud, vents du sud.

Température du 9 février 1889.
Thermomètres de E. & L. CLAUDEL, Opticiens, No 142 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	60	16
Midi	58	15
3 P. M.	58	15
6 P. M.	56	14

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures

Mariages.

Vincenzo Leggio à Mme Rosina Belella.
Samuel Tobin à Mlle Caroline Sullen.
Charles Ashberry à Mlle Celeste Jackson.
Emile W. Burg à Mlle Augusta Mackenoth.

Naissances.

Mme Geo. E. Obr, un garçon.
Mme Louis Wolff, un garçon.
Mme A. S. Ragan, un garçon.
Mme H. E. Albersteadt, une fille.
Mme Joseph Marks, un garçon.
Mme Vincenzo Michele, un garçon.

Décès.

Gilbert Ponche, 1 an, 353 rue Dumaine.
Wm D. Neill, 64 ans, 46 rue Dorgenois côté Sud.
Alice O'Neil, 28 ans, 92 rue Gaiennie.
George Brown, 20 ans, 338 1/2 rue Howard.
Ella Harris, — ans, avenue de la Louisiane, près Carondelet.
Xavier D. Faucon, 6 ans, 445 rue Remparts, côté Nord.

Ventes inscrites au bureau de l'annotateur des aliénations:

J. Franklin Marshall à Allen Luster, un terrain borné par les r